

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON . . . Caissier.
MADELON. . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique;

cascadeur, fouaillieur et gouaillieur; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLOYÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNÉ-MOU . . . Rédacteur,
GLAQUE-POSSE . . . id.
JÉROME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Allons! décidément la QUESTION-GUIGNOL est à l'ordre du jour. Lisez la 4^e page du *Salut public* du vendredi 28 juillet, si vous en doutez un seul instant.

Guignol ici, Guignol là, Guignol partout!

LA QUESTION-GUIGNOL

Par M. ARTHUR — oh! Arthur! — ZEYSMINSKY.

Oui, ça y est en toutes lettres... Un Polonais, — de la petite Pologne peut-être, — qui promet au public un opuscule ou un grand in-4^e, on n'en sait rien encore, dans lequel cette grave question sera traitée à fond et envisagée sous toutes ses faces. Oui,

LA QUESTION-GUIGNOL

comme la question d'Orient, la question Romaine, la question des Duchés ou la question Polonaise; — ah! Arthur, en voilà une qui te touche de près! — la question-Guignol, dont la solution intéresse à un si haut degré l'équilibre universel, et qui préoccupe aujourd'hui toutes les têtes des Algébristes aux abois, ainsi que celle de tout homme qui rêve ou pense, depuis le poète au biberon jusqu'au philosophe rassi et confit dans son savoir. Cette question brûlante va être analysée par les procédés chimiques et mécaniques les plus nouveaux; elle sera disséquée à fond par tous les praticiens de la clinique intellectuelle, afin qu'on puisse savoir quel est le dernier mot qu'elle a dans le ventre.

Lecteurs, jugez-en par ce sommaire :

- I. — Il y a donc une question-Guignol?
- II. — Quest-ce que la question-Guignol?

III. — Comment et par qui fut fondé le *Journal de Guignol*?

IV. — Comment finira le *Journal de Guignol*?

V. — Un coup de trique à Gnafron.

VI. — Un coup de massue à Caque-Nano, Cogné-Mou, Claqué-Posse et C^{ie}.

Voilà!

Rien pour ce pauvre Guignol!

Il est vrai qu'il y aurait de la lâcheté à frapper sur un cadavre... Et puis, qui sait? les revenants sont effroyables et dangereux quelquefois; surtout quand on est convaincu qu'ils ont « le bras long et la poigne solide. »

Enfin, le Polonais fait grâce au chef de cette bande de rearsseurs de vices, qui exercent leur justice là où s'arrête la loi et où l'opinion publique commence... Merci, Arthur! merci! l'ombre de Guignol te revaudra cela.

Donc, monsieur le Public, te voilà averti; on va tirer à boulets rouges sur ton porte-monnaie!... Ah! c'est bien fait! Pourquoi t'es-tu ainsi coiffé de la marionnette? Pourquoi lui as-tu voué une affection si profonde? Tu le sais: l'Amour est un petit filou qui exploite les sentiments ou les toquades de la belle façon... Exécute-toi, bon Public, tu es solvable; c'est tout ce qu'il faut à ceux qui ne font pas de crédit... Allons! deux sous de plus ou de moins, qu'est-ce que cela?... T'en a-t-on tiré de ces rondelles officielles de cuivre!... Ah! mon cher, si tu te plains, tu auras tort: quand on a gobé la pilule une première fois, les autres sont plus faciles à avaler, quoique souvent plus amères. Bah! une de plus ou de moins, vas-y!...

Eh bien, puisque cette question si embrouillée revient sur le tapis, nous voulons donner à nos

lecteurs un avant-goût des élucubrations supposées de l'in-4^e annoncé. Et, très-certainement, le Polonais n'aura pas puisé ses matériaux à la même source que nous, qui les avons trouvés tout ébauchés, finis, polis dans les archives de Guignol, c'est-à-dire dans le sac de la vérité!

Oui, nous allons être sincères et vrais: c'est le meilleur moyen de n'être pas crus, vu les tendances actuelles qui sont de prendre toujours le contre-pied de ce qui est avancé, tant la tromperie est à la mode.

Puisse l'Arthur avoir été aussi perspicace que le correspondant qui nous écrivait dernièrement: « Je cherche à dévoiler toute votre administration et votre rédaction de journal. J'ai déjà découvert que M. Labaume était le gérant et l'imprimeur; que le propriétaire de votre feuille était M. B***, représenté par M. E***, un ancien fabricant... Quant aux autres, je suis sur leurs traces, et bientôt je les démasquerai. »

Oui, mon petit, tu as découvert... ce que t'a dévoilé le procès du *Journal de Guignol*.

Et maintenant, passons à un autre exercice. Lisons

LA QUESTION GUIGNOL

résolue par lui-même peu de jours avant sa mort.

LA VÉRITÉ

sur mon incarnation et sur la naissance de mon journal.

Z'enfants, je vas faire jicler l'encre sur le papier pour mon compte particulier; mais je vous cogne

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

GAMÈRES LYONNAIS

Félix Potiron

On l'appelle Félix parce qu'il est heureux en affaires, et Potiron, vous savez bien pourquoi.

Il n'est pas difficile d'être heureux à la manière de Potiron, il suffit pour cela d'être légèrement fripon, de tromper ses clients, de tromper l'opinion publique, d'avoir un rare aplomb qui fasse prendre sa faconde pour du mérite, il suffit de savoir assez ramper pour arriver aux honneurs par quelques moyens que ce soit.

Potiron est négociant, et de tous les piqueurs d'onces ce fut longtemps le plus habile, le plus adroit et surtout celui qui savait le mieux cacher son jeu. Grâce à un air sérieux, à une mise sévère, il affectait des apparences respectables qui inspiraient une certaine confiance. Jamais personne ne se serait douté que sous ce vernis honnête se cachait une âme de boue, un esprit cupide et qui aurait vendu la peau de son père s'il avait su pouvoir en tirer parti.

Un grand moraliste a dit que l'hypocrisie était un hommage rendu par le vice à la vertu. A ce jeu là, l'hommage sert à mettre dedans la vertu; si vertu il y a, c'est ce qui arriva pour Félix Potiron!

Malheureusement si habile qu'il fût, quelques-unes de ses petites fausseries ne purent passer sans attirer l'attention de ceux qui étaient volés; ceux qui n'étaient pas assez forts ou assez hardis pour se faire craindre criaient dans leur coin sans lui faire de mal; mais un beau jour, un associé de Potiron, voyant que la compagnie d'un pa-

reil homme était chose trop onéreuse, le mit carrément au pied du mur et demanda le remboursement de ce qui lui avait été dérobé.

Potiron nia, jura ses grands dieux qu'il était plus innocent que la blanche hermine; mais l'associé, qui avait en main les preuves de sa spoliation, lui annonça sans autre phrase que toutes ces preuves allaient passer entre les mains de M. le Procureur impérial.

Ce nom magique produisit un effet subit sur Potiron; se sentant pris par plus fort que lui, il préféra abandonner une partie de son gain pour sauver au moins sa réputation. — Ainsi un marin jette à la mer sa cargaison pour conserver son navire mis en péril par la tempête.

Potiron qui n'est pas sot, quand il voit le moindre bénéfice à faire, comprit bien vite de quel secours pouvait lui être une femme de sa trempe: il chercha donc longtemps avant de rencontrer celle qui devait devenir pour lui un instrument de fortune.

Enfin, il la rencontra. Sans trop s'inquiéter de ses anté-

une zogne su les z'œils que vous fera un machuron pour quinze jours, si, pour emboimer le piblic, vous li servez le fricot avant qui soye bien constaté que je ne sis pus qu'un cadabre que chique la salade par le trognon.

Car je vas manger le morceau d'un secret que pourrait ben faire bajaffler su moi ça que Proudhon a dit : La propriété... suffit. Je vas soulever un torchon que ne devait jamais l'être, et que bigrement de gones curieux auront voulu dessem-piller.

Le journaux que je viens de bâtir sa de pilotis un peu chenues sera un genfiche que portera dans son panaire un succès decamotté d'avance de tout ça que pourrait li gêner sa marche. Y marquera crânement dans les fastes griffardinares de Lyon.

Y verra autour de lui un jognement de sympathies que feront sa force; mais y fera jinguer de furieuses colères que l'ablageront de sottises.

C'tte feuille sera, comme on dit en patois de l'arcadémie, le prototype du genre, et elle aura pas mal de singes que voudront li licher son beurre.

Elle ravigottera un goût si agroumandant pour tout ça que portera mon nom, que ce goût sera nommé : *la Guignolomanie* !

Elle soulèvera une devinette, un porblème qu'est posé depuis le commencement du monde et que tous les gones qu'ont voulu le pitroger n'ont fait que bousiller la solution, qu'on apinche toujours sans avoir pu mettre le grappin dessus. Ce porblème va faire poquer les uns contre les autres tant de z'intérêts divers, humanitoires et sociéta-bles, que tout le tracassin qui fera campera en bau-devant la génération actuelle un point mimeron un à résoudre; et ce point sera : LA QUESTION-GUIGNOL !

N'en va-t-on aligner de points d'interrogation, auxquels gn'a que moi que soye capable de répondre.

1° Il y a donc une question-Guignol ?

Faut ben que gn'en oye une, puisque les cocodès, les cocottes, ceusse-là que font peter leur réputation, les arduères et les frouillons de la confiance piblique l'ont posée !...

Elle existe ben, puisque les honnêtes gones, les p'pas et les grands-p'pas, qu'ont peur qu'on bancannise leurs enfants; et pis tous ceux que veulent défendre la morale qu'on écornifle, sont venus se rallier sous la bannière que j'ai piquée en tête de mon canard de deux sous, d'ousqui vont regroler le cropion des melachons de l'autre camp.

C'tte question est ben hors de doute, puisque sa définition remue la bredouillette de l'époque et fait loucher les siècles que gn'a d'arnier la montagne.

Y faut ben qu'elle soye en vie, puisque le dessem-pillement oratoire a mis en branle les jacas-sières et les bavardes du Mal et du Bien...

Oui ! gn'a z'une question-Guignol !

2° Qu'est-ce que la question-Guignol ?

C'est le chappotement déclaré entre le vice se-

cédents, sans regarder si sa nouvelle épouse avait toujours été d'une moralité à toute épreuve, il se sentit tout ragaillard en se disant que c'était bien la femme qu'il avait rêvé, et dont à l'avenir, la conduite exemplaire, la piété fervente, en apparence du moins, devait le pousser sur la route des millions.

Madame Potiron ne trahit nullement les espérances de son mari; devenue femme honnête, elle en prit toutes les allures, toutes les apparences; sa bouche mielleuse ne distillait que des extraits de sermons; sa mémoire n'était pleine que des noms des bonnes œuvres dont elle faisait partie et au profit desquelles elle consacrait ses journées entières et ses labeurs incessants.

En un mot, si le diable n'y perdait rien personne ne s'en douta, et le nom de Mme Félix Potiron fut proclamé comme celui d'une sainte et digne créature, d'un modèle de toutes les vertus.

Le mari d'une femme si estimable ne pouvait être qu'un homme bien estimable aussi, et Potiron commença

à récolter en grand après avoir semé longtemps et avec une persévérance digne d'éloge. Chaudement recommandé partout, il devint bientôt riche et considéré; et s'il continua de temps en temps à faire quelques tours de coquin, c'était plutôt pour s'entretenir la main que pour augmenter sa fortune; car, sous le souffle de son hypocrisie savante, elle allait toujours croissant.

Aujourd'hui Potiron est riche et puissant, tous les désirs qu'il a eus, se sont accomplis et au-delà; il est heureux autant qu'il peut l'être dans l'acception purement matérielle du mot. Je serais même bien étonné si sa conscience lui reprochait quelquefois les méfaits de toute sa vie, car il a dû réussir à la faire taire en se persuadant que le succès avait justifié ses friponneries.

Mieux partagé que bien d'autres, il a même pu se faire illusion sur les sentiments qu'il inspire. Il a pu quelquefois se figurer que le souvenir de ses infamies était complètement anéanti, et que beaucoup le croyaient honnête. Il se trompait. Plus d'un, quand il passe, pousse son

doigt sur la joue et se dit : « C'est un grand homme, mais c'est un grand hypocrite. »

Enfin, c'est qui se fait grand temps de savoir si n'est pas nécessaire et utile de faire faire de patrouilles, d'arnier le rideau, à z'un petit régiment de francs-chasseurs-gapians, que devront relouer par la liquerne en dehors des frontières du co le pénal, afin d'arquepinser par la tignasse les den-rées de contrebande que voudriont se glisser en surnoises dans le domaine des mœurs.

3° Comment et par qui fut fondé le JOURNAL DE GUIGNOL ?

Ici, faut que je me cache d'arnier le boutarou, car je vas debobiner un secret que gn'a que moi que je sais :

En 1857 fut fondé à Paris *Le Polichinelle* (2 types).
En 1857 fut créé — *Le Triboulet* (1^{re} série).
En 1858 fut publié — *Le Gaulois*.
En 1861 réapparition — *Du Triboulet* (3^e série).
En 1863 parut — *La Mascarade humaine*.
(Editeur E. Dentu).

Dans ces divers écrits, gn'avait un griffardin de rédacteur que signait indistinctement : *Faunus, Grelino, Gambille, Polichinelle, Triboulet* ou *Barrillot*. Un jour, après avoir fait coucher sa cervelle pas mal de nuits avec de petites colombes qu'on appelle les Muses, y s'aperçut un beau matin que sa cervelle avait gobé l'harricot, qu'elle était enceinte; qui gn'avait pas à barguigner et qui fallait z'appeler a relèverie pour agraffer les petits tarabates que trassautiont dans son melon. Enfin, grâce à Guieu, le griffardin accoucha dans tous ces journaux d'une ribambelle de satires de mœurs qu'aviont un fond de

varité si naturable et un estyle si poivre-à-l'ail que ça leur z'a fait tout de suite une réputation qu'allait su de z'échasses.

Ce grihouillasseur, que n'en était pas à son coup d'essai en fait de journalisterie, car il avait déjà de z'enfants que s'appeliont : *l'Appel* et *la Tribune des Poètes*, a z'eu la chenuse idée d'empagner la trique de Polichinelle pour s'acharner du grollon en jappant su la carcasse des ridicules et des salopetés de son siècle. C'tte arme joua dans les griffes du pouate le rôle du martinet de M'ssieu Juvénal de l'esseusse memoire.

N'en a-t-y cabossé des coquelichons, le gome! ah! y s'est ben payé une ribotte de z'à plat et de z'a-bouchon à tirelarigot !

Guieu de guieu! qué deguenillage! qué gaudayement en musique! qué retroussement de pif!... ça z'a fait un tel remuement su les frimousses, que depuis ce temps, à Paris, y so-t tous camards.

Le succès et le sicoti que fesiont ses satires rappelèrent à l'auteur de *la Mascarade humaine* qu'il était un gome de Lyon et un enfant du sabre pur sang. Pis vela son grand z'amour pour sa ville natale que li glissa la ressouvenance que c'était dans ce canani pays que logeait le triqueur modèle et par excellence de tous les bâtonnistes de la boule du monde, le grand Guignol ! Enfin, ce t'affectionnement pour le clocher de Forvières, runi à ses tendreries pour ses compatriotes, li firent pousser dans la caboche une idée qu'était pas de meletter. Y s'agissait d'utiliser la solidité de ses bras de bois et la vigueur de mes moulinets de picarlat pour sarabouler et chapoter su les omoplates des pille-raux et des poulailles qu'aviont de z'allures qu'alliont entrainer la cite des canezards su la glissière du devergondage que levait la gigue su le pif des braves gens.

C'est à ce moment que j'allais decaniller du castellet, car mon incarnation était résolue, et mon journal n'attendait pour entrer en campagne que le capiemment solide de mes cousins Cogne-Mou, Claque-Posse et Caque-Nano, que deviont avoir pour sargent mon pylade Gnafron et le cordon bleu, la colombe Madelon, pour vivandière. Mais avant de faire opérer à mon âme de marionnette un saut de carpe de c'tte force, une transmigration aussi grandiose que celle-là, mon p'pa en polémique a voulu essayer, en 1863, mes dispositions pour le detracannage de gandoises et le trafusement de gognandises dans *la Mort du Diable*. (Chanoine, imprimeur.)

L'épreuve ayant russi à sa plus grande contentation, mon procréateur, par un aque de sa volonté, m'arrapa par mon sarsifix comme par la manette d'une cruche à malices, et y m'incarna, tavelle en main, dans la peau que vous voyez su mes épaules.

Enfin, j'étais journaliseur !... et j'allais devenir une institution !

Or donc, voici comment et par qui fut fondé le *Journal de Guignol*.

4° Comment finira le JOURNAL DE GUIGNOL ?

La crevaison de c'tte feuille utile et agriable,

voisin du coude et, désignant notre homme, dit tout bas : « Vous voyez ce monsieur, c'est Potiron, Potiron celui qui... vous savez, regardez-le bien. »

C'est que si l'on peut acheter presque toutes choses en ce monde, monsieur Potiron, des maisons, des titres, des honneurs, des poignées de main, il en est une, que ni l'or, ni l'argent, ni même l'hyprocrisie ne peuvent payer, c'est la considération publique. Eh bien, cette considération vous ne l'avez pas; on va diner chez vous, mais on dit du mal de vous en sortant de votre table; on vous salue dans la rue, mais on ne vous estime pas pour cela; enfin, c'est parce que la voix publique crie partout ce que vous êtes et ce que vous valez, que vous figurez aujourd'hui dans les camées du *Journal de Guignol*.

ça peut pas se déterminer d'une manière que soye précise ; mais en z'y mettant un peu de bonne volonté, on peut ben supposer que ça li arrivera dans une des conditions que je vas vous aligner en rang de bataille. — Gn'a de grandes porbabilités pour que ça soye la darnière.

Uno : La petaison de la cheville ouvrière de la carriole que va chiner ma gloire.

Deuzo : Une indigestion de fruit défendu.

Troizo : Une pléthore de trop gros sel.

Quatro : Un coup de rasoir par M'ssieu.... si je savonne à sec.

Cinquo : Une muselière ou la boulette, par Ma'me... si je deviens enragé.

Sizo : Une colique de misere, entraînant une desorganisation d'entrailles.

Sello : Le manque de matière fouaillable et triquable.

Huito : L'épuisement de la source du feu sacré que donne le foutro de bise.

Neuvo : Enfin, la pâleur des articles, le relâchement des muscles des biceps, la platitude, la peur, et surtout la bêtise !

Velà ben des moyens de crevognage contre lesquels le *Journal de Guignol* va avoir à lutter. Faudra qui soye le Petit Blanchard, raide su les arpions, si veut tenir tati... Si succombe par l'un d'eux, ça sera une calamité piblique, mais s'il est enlevé par le darnier moyen, ça sera une lâcheté doublée d'une honte !!!

GUIGNOL.

GUIGNOL EN COLÈRE

REVUE SATIRIQUE

Gnafron entre chez Guignol; celui-ci est en train de peigner et de teindre sa cadennette; il est rasé de frais, il a mis un peu de fard sur ses pommettes afin que ses yeux aient un éclat plus vif, il a suspendu trois grelots à sa coiffure à soufflet; sa trique s'est métamorphosée en jonc flexible; on pourrait se mirer dans le cuir verni de ses souliers; leurs boucles d'argent ont des rayons de lune; par extraordinaire ses mollets ont pris de l'embonpoint. Gnafron émerveillé le regarde un instant, muet comme un confident de mélodrame, puis lui adresse la parole en ces termes :

GNAFRON.

Est-ce que par hasard, Guignol, tu te maries ?

GUIGNOL, bégayant un peu.

Mais, pardieu !... tous les jours !... comme dans les prairies La vache et le taureau c'est la mode aujourd'hui, Je suis la mode et vais où le bonheur a lui, Où le bonheur m'attend.

GNAFRON stupéfait.

Tu m'en contes de belles !

Nous allons donc laisser reposer nos tavelles ?

GUIGNOL prenant une pose de grand seigneur.

Oui ; nous les salissons en longeant les ruisseaux. Et puis c'est la saison où chantent les oiseaux ; Les chiens tirent la langue, arpentant la banlieue En époussetant l'air du plumbeau de leur queue ; Je fais comme les chiens, c'est la mode aujourd'hui, Je suis la mode et vais où le bonheur a lui, Où le bonheur m'attend !

GNAFRON indigné.

Ah ! ça ! vieil hypocrite !

Deviens-tu fou, niais, idiot ou spirite ?

Remonte à la raison, il en est temps, mon cher.

GUIGNOL qui a terminé sa toilette.

La raison des raisons c'est l'œuvre de la chair ! Vénus et son bambin gouvernent ce bas monde ;

La femme, à tous les rangs, rousse, châtaigne ou blonde, Tient dans son gorgeron les clés du Paradis ! Ce n'est pas autrement, c'est comme je le dis. Le serpent de l'Eden n'est point une chimère ; Eve a toujours raison : cette bonne grand'mère Rajeunit constamment ; tout le sang de son cœur Passe de fille en fille et du fruit à la fleur.

Que cette loi d'amour est attrayante et douce ! Plus on mord à la pomme et plus elle repousse. O serpent de l'Eden ! tu n'es point un serpent, Tu n'es point Lucifer, cet affreux chenapan Qui brouille tout en bas, de tout fait un mystère : C'est un pépin du Ciel qui tomba sur la terre ! Le pommier grandit vite, et les femmes depuis

Donc, au revoir, Gnafron, je vais chez ma maîtresse Poser ma cadennette à l'ombre de sa tresse : C'est un blond chérubin, qu'on n'a point copié, Aux jambes de levrette, avec un petit pied...

GNAFRON.

Elle est donc sans mollets ?...

GUIGNOL.

Sans mollets, c'est possible, Mais sa cheville est fine et sa taille flexible ;

GNAFRON.

As-tu fini ?...

Voudrais-tu t'enrôler parmi les Cocodès ?

GUIGNOL.

Notre siècle n'est pas celui de Périclès.

GNAFRON.

C'est donc quand les cheveux quittent la cadennette, Que tu te fais matou courant après minette ?

GUIGNOL.

Mon cher, chacun son goût, la nuit comme le jour, Toi, tu liches le vin, moi, le parfait amour. Sans la variété, l'existence est morose ; Il faut bien, ici bas, qu'on liche quelque chose.

» Jouir c'est exister, qu'on l'amour soit doublé, » A dit certain héros du poète grêlé ; Sa maxime me plaît, je la mets en pratique ; Je suis épicurien et connais l'esthétique ; Le mal n'existe pas, sinon pour les peureux ; L'idéal, c'est la femme !

GNAFRON.

Et les mœurs, malheureux !...

GUIGNOL.

Ce sont les bonnes mœurs qui font les têtes chauves ; Demande aux farfadets qui hantent les alcôves Ce qu'ils pensent entre eux de madame vertu, Ils te répondront tous : Pouah ! ou turlututu !... Que celle que l'on prend pour sainte dans la rue, La crinoline a bas, ne monte qu'une grue ; Que le dernier venu se croira le premier, Parce que la donzelle a fardé son fumier ; Enfin ils te diront que la pudeur est bête De mettre, quand il pleut, sa jupe sur la tête, Qu'en voulant éviter un rhume de cerveau, On s'enrhume autre part et que ce n'est pas beau.

GNAFRON, tombant des nues.

Tu te corromps, mon vieux, songes-y, tu te vautres Dans l'ordure à plaisir.

GUIGNOL.

Je fais comme les autres !

Je suis fils de mon siècle !

GNAFRON.

Hélas ! tant pis, tant pis !

GUIGNOL.

Le grain de blé pourrit pour donner des épis ;

De la corruption naissent de grandes choses ; C'est le jeu du progrès et des métamorphoses, Et je veux me corrompre et me mêler au tas De fumier préparé pour les champs d'ici-bas. Tiens, lorgne-moi ce vers qui scèle ma tartine : Le vidangeur de Dieu va vider la sentine !...

GNAFRON outré.

Il est fou, sacrebleu !... Muselons l'effronté Qui nous parle du vice en sceptique éhonté ! Il l'a dit, l'animal : Il fait comme les autres ! Niez donc que l'exemple enfante des apôtres... Triste époque, où les sens dominent la raison, Où l'amour et la foi désertent la maison, Où l'esprit étouffé laisse agir la matière Et ne voit que néant au seuil du cimetière !...

Vas, vice ! trône en roi !... Mais toujours, pourras-tu Cracher impunément au nez de la Vertu ?..

COGNE-MOU.

GALERIE DES TOQUÉS

II.

LE CHEVALIER DES GUÉNARDES.

Erudit et poète, artiste habile et critique judicieux, gentilhomme et homme d'esprit, c'était un devoir pour le chevalier des Guénardes de joindre à ces qualités celle de toqué, et ce devoir il le remplit consciencieusement.

Depuis longtemps déjà il a choisi sa place dans cette héroïque phalange dont M. Paul Saint-Olive est la sentinelle avancée ; troupe héroïque autant que malheureuse, dont le sort est de défendre, avec un courage digne d'un meilleur succès, les restes du vieux Lyon ; cohorte vaillante qui, intrépidement rangée autour des derniers débris de *Lugdunum*, voit chaque jour s'accroître la cause de ses douleurs, disparaître les objets de son dévouement et contempler, avec une indignation aussi noble qu'impuissante, le triomphe de la ligne droite sur le pittoresque, de la voirie sur l'art, du Limousin sur le Lyonnais, de la barbarie contemporaine sur la civilisation antique.

Ce n'est point d'aujourd'hui que datent les premières armes du chevalier des Guénardes contre ce mouvement subversif de la couleur locale ; son esprit prophétique l'avait deviné et signalé dès le jour où il entrevit, avec terreur, les premiers envahissements de l'asphalte sur la cadette traditionnelle.

Il fut le premier à jeter le cri d'alarme et, joignant l'exemple au précepte, il fit le serment de ne jamais mettre le pied sur les trottoirs révolutionnaires tant qu'il resterait un fragment de dalle polie, une pointe de caillou où se meurtrir les orteils.

Mais, depuis lors, combien le mal a fait de rapides progrès ! Les chemins de fer ont étendu jusqu'au cœur de Lyon leurs réseaux apportant avec eux tous les éléments de ruine : pioches, pelles, cordeaux, graphomètres, Auvergnats et agents-voyers ; les canuts ont quitté leurs vieux panneaux et leur antique langage ; le gaz a remplacé les reverbères ; les rues Centrale, Impériale, de Bourbon, de l'Impératrice se sont successivement ouvertes, détruisant la rue Mercière et le quai de Saône ; les vieux noms de Bourchanin, de Tirecul et de l'Enfant-qui-Pisse ont disparu pour faire place à des dénominations banales ; enfin le galet du Rhône, aux aspérités anguleuses, a définitivement cédé la chaussée au pavé d'échantillon et aux cailloux étetés.

Le chevalier des Guénardes n'a maintenant plus d'issue. Il y a quelque temps encore, il pouvait, moyennant un circuit de vingt minutes, mais sans quitter le pavage primitif, gagner la boutique du plus voisin libraire ; maintenant cette dernière joie lui est refusée : on le voit longeant les murs, parcourir d'un pas rapide les rues trop élargies ; il semble fuir. Où court-il ainsi ? va-t-il s'expatrier ? Non, il va chez un boulanger de la rue de la Barre acheter les seules brioches qui aient encore conservé la saveur beurrée de la vieille pâtisserie lyonnaise ; il se rend dans le quartier St-Jean acheter chez un vieux charcutier du saucisson exécuté selon les traditions anciennes ; car tout a dégénéré, et la science de la charcuterie sera bientôt perdue comme le secret de la peinture à fresque.

« Bientôt on ne trouvera rien à manger d'authentique de vrai ; voici déjà la disette des bugnes depuis la disparition de la rue de l'Aumône ; les œufs frais sont un mythe ; les Parisiens mangent nos fruits ; les Anglais boivent notre vin, et nous, nous en sommes réduits aux produits de Cette et aux décoctions de bois de Campêche. »

Ainsi parle le chevalier des Guénardes, et il voit chaque jour une rude expérience confirmer ses plaintes. N'est-il pas resté lui-même, lui, le fin gourmet, n'est-il

pas resté six mortelles années sans manger du fromage de Gruyère? — Il n'en trouvait plus de véritable, — jusqu'à ce qu'enfin, après d'infatigables recherches, il en a découvert chez un horloger suisse qui, avec une libéralité toute fraternelle et digne de ses ancêtres, veut bien partager avec un étranger le fromage de la patrie.

Au milieu de toutes ces causes de tristesse, il reste bien encore quelques vieux usages, mais ils s'effacent peu à peu; quelques vieilles mesures, mais elles sont marquées jaune sur le plan de la Préfecture; il reste aussi les bèches, où chaque été le chevalier des Guénardes vient, du fond d'un village éloigné, s'ébattre et se rafraîchir; mais les saisons elles-mêmes ont changé leurs cours, et les eaux du Rhône ont perdu de leur limpidité.

Les Muses seules ont pu apporter quelque adoucissement aux douleurs du chevalier des Guénardes, et la poésie lui a prodigué des consolations et des faveurs inconnues.

Marchant d'un pas modeste sur les pas du marquis de Comblès, il a chanté, sur le chalumeau rustique, les mêmes sujets que l'auteur de *Caquère* avait célébrés sur la trompette tragique. Son poème des *Délices de la campagne*, tout plein de la matière qu'il traite, respire un parfum dont la senteur pénétrante est tout-à-fait propre à détourner, pour un instant du moins, les plus profondes préoccupations. Ce sont des chants légers, faciles, où l'élégance de la forme enveloppe les plus graves et les plus essentiels enseignements. Rabelais, dans son fameux chapitre des... *mouchoirs*, n'avait point traité cet important sujet d'une manière aussi approfondie et aussi agréable; il est vrai que la science, depuis cette époque, a fait de grands progrès, mais, toutes choses égales, il n'en reste pas moins à notre compatriote la gloire d'avoir dit le dernier mot sur cette question et d'avoir en même temps donné à la poésie didactique, d'ordinaire si monotone, des agréments dont on ne l'avait pas cru susceptible.

Le chevalier des Guénardes a, par ses vers, rendu un véritable service à l'humanité. Grâce à son poème, il nous a appris à calmer, par l'harmonie du rythme, les peines de l'âme, et à rendre plus douce une opération aussi délicate qu'importante,

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Néanmoins, malgré toutes ces qualités, le chevalier des Guénardes est parfois un homme dangereux, et qu'il faut savoir fuir. Il faut le dire en finissant, prenez garde de soulever devant lui la question de la liturgie lyonnaise, sinon vous êtes un homme perdu.

Il prendra alors la parole avec animation, il ne vous fera grâce ni d'un rescrit, ni d'une bulle, ni d'une note, ni d'une genuflection, et si, par malheur, il passe de là à la musique religieuse, c'en est fait: il ne vous quittera plus que vous ne restiez anéanti, abattu, ahuri, à la merci d'une foule de termes de musique et de droit-canon, se livrant dans votre cerveau à une sarabande effrénée.

A part cela, le chevalier des Guénardes n'en est et n'en restera pas moins l'homme du monde le plus agréable, et d'une conversation des plus spirituelles et des plus instructives.

JÉRÔME.

LES ULCÈRES LYONNAIS

Les Fripières de l'Amour.

Les sept plaies d'Égypte, la guerre de sept ans, toutes les heptarchies flagellantes du monde ne sont rien auprès des sept cancers qui rongent Lyon.

Nous avons parlé du jeu; nous arrachons hebdomadairement le masque vernissé des Cocottes; aujourd'hui nous allons parler de leurs *menino*; les Fripières de l'Amour; ce sera encore vous entretenir des usuriers, des prostituées et du jeu, effrayante trinité....

On écrase les sauterelles, on chasse les alliés, la police ferme les maisons de jeu, la justice punit sévèrement les usuriers, mais on ne peut écraser, chasser et punir ces horribles guenons qui ar-

rachent aux mineurs amoureux des lettres de change post-datées, qui font ouvertement la traite des filles, qui peuplent *Saint-Joseph* de malheureux jeunes gens, qui violent leur bourse, leur santé, leur réputation; elles sont protégées par leurs parentes d'honnêtes marchandes.

L'or qu'elles s'approprient est certes moins légitimement acquis que celui arraché par la force dans la forêt de Bondy, avec le concours des quatre circonstances; le féroce dilemme du bandit est plus humain: il donne à choisir; il est surtout plus généreux, car celui qui le pose risque sa vie; tandis que ces hideuses vieilles ne risquent rien, ou presque rien;...elles enserrant la jeunesse étourdie dans les mille replis des sept péchés capitaux; ces vendeuses de tuniques de Nessus s'adressent à l'Orgueil, à la Luxure, à l'Envie, à la Gourmandise, à la Paresse.

Associées avec tous les Schylock, les Gobsek et les Bananier de la ville, elles ont formé, avec ces derniers, un traité d'alliance offensive et défensive.

Oui, il y a une espèce de solidarité d'honneur entre ces gens-là; en outre, elles entretiennent des *rameneuses* qui jettent feu et flamme: telle qui tient le haut bout du trottoir n'est qu'un de leurs instruments homicides, telle autre est leur alliée fidèle; aussi rien n'échappe à leurs oreilles incessamment dilatées au bruit que font tous les goussets qui sonnent pleins, à leurs mille yeux ouverts chez tous les notaires où il y a des successions à toucher.

Avez-vous un appointment qui puisse être saisi, un avenir à espérer, un héritage prochain et sûr à escompter? Venez, il n'y a pas de carte à présenter; vous ne ferez pas antichambre, car il y a longtemps que vous êtes connu, votre fortune est chiffrée au plus juste, on sait ce que vous en avez déjà mangé, quelle est votre famille, quel homme est votre père, s'il est avare ou généreux, combien il dépense par an, quels sont ses revenus.

Entrez, suivez votre maîtresse, c'est ici, voilà la boutique du malheur, voilà celle qui va vous vendre votre misère à venir, vos larmes futures, vos désespoirs, votre exil, votre suicide peut-être. Ecoutez-là:

« Mais asseyez-vous donc. Que désire monsieur? »
« Il faut demander cela à madame. Que désire madame? des dentelles de Flandre, d'Angleterre ou de Chantilly, des mousselines d'Ecosse, des soieries, des châles, de la batiste, du calicot pour chemises ou jupes; voulez-vous des résilles ou des bas, voulez-vous des bijoux, voulez-vous des meubles, achetez! N'est-ce pas que ceci est joli; voyez, monsieur, comme cette couleur sied à madame; prenez en deux robes... Ah! à propos, j'oubliais de vous dire, madame, que j'ai une superbe armoire à glace à vous vendre; si monsieur voulait l'acheter!... »

— Oh oui! mimi, achète-la moi; la mienne est en noyer, j'aime mieux l'ébène, c'est plus comme il faut. — Et la syrène enlace sa victime, lui saute au coup, lui donne les plus doux noms, et jamais elle n'est satisfaite, elle a toujours trop de robes claires si c'est l'hiver, trop de sombres si c'est l'été, et toujours l'affreuse sorcière de Macbeth vous pousse à l'abîme en faisant papilloter aux yeux du malheureux les velours, les soieries, les dentelles dont il doit orner sa bien-aimée.

« Mais prenez donc! les papiers sont là; faites vos billets, signez, échelonnez vos échéances de mois en mois, c'est bien! Le tour est fait... Ah! pendant que j'y pense, si vous étiez gêné, revenez me voir, je vous mettrai en relation avec un brave homme qui ne vous prendra que 20 o/o; et puis, vous savez, je donne à jouer le soir; venez donc, vous me ferez plaisir, je tiens la banque; et

« elle est toujours à l'avantage du ponte... O mon Dieu oui, je perdrai à ce jeu les yeux de la tête, je le sais, mais je le joue *uniquement* pour favoriser mes honorables habitués; ces dames viendront... »

Ainsi la victime trouve chez les fripières de l'Amour trois gouffres pour jeter sa fortune: l'usure, la femme et le jeu.

Les histoires de jeunes gens qui se ruinent sont vieilles comme le monde; je ne vous raconterai pas la dernière, elle est déplorable et beaucoup la connaissent; mais que ces personnes sachent bien qu'un jour arrivera où la justice lassée fera un exemple.

Chaque jour on apprend qu'un tel s'est engagé, qu'un autre est en Amérique, qu'un troisième a disparu, et l'on s'étonne...

Quelquefois à la quatrième page, un journal, relatait, en petit texte, la disparition, termine son article par cette phrase stéréotypée: *On ignore ce qui a pu porter ce jeune homme à s'enfuir.*

Ah! on l'ignore, eh bien! allez le demander aux caboulots où l'on joue, aux usuriers, aux Fripières de l'Amour et à leurs clients, et on vous l'apprendra.

Dieu que j'ai la main lasse!

PARNON CANNE-A-TORDRE.

BUGNES A L'ÉPERON

Les savants anciens, entre autres Platon, croyaient que la terre tournait en vertu de sa pesanteur.

Nous regrettons que la science nous ait donné un démenti à ce sujet, car cela nous expliquerait pourquoi les grosses têtes de nos jours tournent si facilement.

C'était l'heure de la musique à Bellecour.

Une petite fille mal vêtue s'approche d'un groupe de cocottes, et, implorant leur commisération, les excitait à la pitié avec un à-propos qu'envierait un titi parisien:

— Allons, mesdames, rappelez-vous votre jeune âge.

CORRESPONDANCE

M. Fourgon. — La question est à peu près résolue, et nous avons lieu de vous donner tout espoir.

M. Destrucannoir. — Vous le savez, monsieur, la langue sacrée de la Croix-Rousse est réservée à Guignol; envoyez donc vos articles en vulgaire français.

M. Cadet Forte-Empeigne. — Guignol est partout, et s'il voit quelque chose dimanche, soyez sûr qu'il en parlera.

Mlle N. B. M. — Votre idée n'est pas neuve, et nous espérons qu'elle fera fortune. Adressez-vous pour la répandre aux journaux Saint-Simoniens.

M. Agnellet. — Nous ne pouvons mettre vos rimes. Envoyez-nous autre chose; vous savez si nous sommes libéraux.

M. Duparquet. — Accepté, sera inséré prochainement.

M. Colophane. — Merci; Claqué-Posse se servira de vos excellents renseignements.

M. Ratapail. — Nous verrons à utiliser vos essais.

M. Billon, tisseur. — Merci, monsieur; les lettres comme la vôtre, quand elles sont sincères, consolent de bien des déboires.

M. Aspic-Clairvoyant. — Nous voudrions bien voir la figure: fais-nous donc le plaisir de venir à l'imprimerie. Ton portrait de la marquise est pris en considération.

L'Imprimeur-Gérant, LABAUME.

LYON, IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5

Annonces et Réclames.

AVIS. Le sieur Polydore Vanupied a l'honneur d'informer le public que son épouse Penelope Vanupied, fille Sifflet, a quitté le domicile conjugal, et qu'il n'a pas plus l'intention de répondre des dettes qu'elle contractera que de celles qu'il peut lui-même faire à l'avenir.

En outre, le sieur Polydore Vanupied, qui ne peut se passer de femme dans son commerce, demande une bonne gaillarde de 30 à 35 ans, connaissant la savate et le bâton, sachant jurer convenablement et un peu relaver la vaisselle, pour remplacer sa Penelope née Sifflet, qui a été égarée par les conseils d'un chenapan de cocodès.

UNE JEUNE FILLE de 18 ans, douée d'une figure agréable, couronnée d'une auréole de cheveux blonds et se lavant les mains deux fois par jour, désire trouver un mari bon teint de 28 à 35 ans. — Appointements fixes: 500 fr. par mois et le logement. — Gratifications: Exécution fréquente d'*Il baccio* sur un piano forte, vers de Lamartine, promenades en bateau, amour platonique.

ADJUDICATION

D'UN LOT

de décorations étrangères, d'un paquet de titres de noblesse et d'une caisse de portraits d'ancêtres.

MISE A PRIX: 30 CENT.

Avis aux boutonniers vierges et aux marchands de fromage retirés.